

... et si nous retournions en Oranie !

Cette fois encore, par la pensée, nous allons à l'aventure, pour respirer un peu de l'air de chez nous. De ce CHEZ NOUS, où le ciel était si bleu et l'existence moins sévère que par ici. Mais avant, nous allons nous rendre, pour quelques instants, chez notre ancien pasteur, Mgr Bertrand LACASTE, en sa modeste demeure des Pyrénées Orientales, à ACCOUS, petit village près de OLORON-SAINTE-MARIE. Pour le saluer, le féliciter pour sa promotion dans l'ordre national du Mérite en qualité de Commandeur, en raison de l'action sociale qu'il a menée tout au long de son sacerdoce. Nous allons aussi lui dire combien nous avons été heureux d'apprendre qu'il avait doublé le cap des 90 ans. C'est une vie bien remplie que ses anciennes ouailles et les bonnes gens qui l'ont connu vont évoquer par le souvenir, en le lui disant en toute amitié, par l'intermédiaire de l'Echo de l'Oranie.

C'est notre ami Georges LE SIDANER, ancien sous-préfet de l'arrondissement d'Oran, un ami cher pour l'auteur de cette page, qui sera notre guide, dont voici quelques extraits d'une lettre qu'il m'a adressée l'automne dernier, (pour laquelle je le remercie de nouveau) de RENNES, sa Bretagne natale.

"Mon cher François, sur le chemin d'ALICANTE, cette année je me suis arrêté à ACCOUS, petit village pyrénéen, où vit Monseigneur LACASTE. Au bureau de tabac, on m'indiqua le chemin qu'il fallait suivre pour parvenir à sa maison. Mais un vieil homme qui se trouvait là, grand, sec comme un montagnard, marchant avec difficulté, s'offrit à nous accompagner, Régine (son épouse, une Oranaise) et moi. "Je suis presque son voisin" nous dit-il. Ce n'était pas très loin. Notre accompagnateur restait silencieux. La montagne rend la parole sobre. "Comment va Monseigneur ?" demandai-je tout de même, "Bien, vous verrez" me répondit le guide. Un peu plus tard il me dit : "C'est là !". Entendant des pas et des voix, Monseigneur LACASTE s'était mis à la fenêtre donnant sur le chemin. Il portait une toque violette et sa soutane. Je ne vous décrirai pas son visage de joie, ses bras tendus. "Me reconnaissez-vous, Monseigneur ?" lui dis-je. "Oh ! oui, répondit-il. Venez vite !".

Une bien modeste maison, François. Un escalier intérieur, aux marches raides. Une salle servant à la fois de salle à manger, de bureau et sans doute de cuisine, une chambre à coucher, une autre pièce qu'avec une certaine fierté il nous a montrée, parce qu'il l'avait lui-même transformée en oratoire. Un petit jardin de curé où il avait planté des plants de pommes de terre et dont, visiblement et avec l'aide de Dieu, il attendait beaucoup. Et c'était là tout. Mais c'était bien peu et j'ai senti mon cœur se serrer devant ce dépouillement d'homme pauvre et solitaire, riche seulement de sa foi et de l'affectueux respect que chacun des rapatriés lui porte. Physiquement, il n'a guère changé. Certes, l'âge est là. Quatre vingt dix ans et il bénit sa longévité comme une faveur divine. Mais il est alerte encore et son esprit, son langage n'ont rien perdu de leur vivacité, de leur finesse claire et spirituelle ou perçoit parfois le rayon de la taquinerie aussi charitable qu'indulgente. Naturellement, nous avons parlé de mille choses. De lui, de nous, de nos enfants (Anne et Renaud) qu'il a baptisés en l'Eglise du Saint-Esprit d'ORAN. Des souvenirs toujours présents de son ancien diocèse et de cette ville qu'il a tant aimée et que nous aimions avec lui. Du rassemblement de NICE, où le conduisit une voiture et où il fut si sensible à la ferveur que chacun lui témoignait. De l'attitude d'un ancien premier ministre dont le geste des bras ne lui pas "honneur...". De l'espoir, hélas ! déçu, d'aboutir par une intervention alliée à celle du Général JOUHAUD, à un règlement de l'affaire algérienne, qui eût empêché l'exode des Français d'Algérie, les larmes, le sang et l'égoïsme et maintenu ceux-ci sur la terre où ils étaient nés.

L'heure s'avancait. Notre route était longue encore qui nous conduirait jusqu'à TARRAGONE pour y revoir de vieux amis oranais. Jetant un discret coup d'œil sur l'humble cadre de vie qui est celui de notre évêque, je lui demandai : "Monseigneur y a-t-il ici une personne qui s'occupe de vous et vienne vous aider dans votre maison ?". Il y eut un silence de quelques secondes. En soi révélateur. *On m'apporte mon pain et mon lait, me répondit-il. Pour le reste, il y a une épicerie, à proximité raisonnable. J'y vais faire mes courses et mes achats. Je suis le dernier né d'une famille de sept enfants, ajouta-t-il. Il me reste, dans cette région, des neveux et des cousins*". De nouveau, je sentis mon cœur se serrer. Le moment était venu de prendre congé. Avant que nous nous séparions, il nous fit pénétrer dans cet oratoire qu'il avait aménagé de ses mains. Nous tenant par le bras, il nous invita à dire avec lui le "Notre Père" et l'"Ave Maria".

"Monseigneur, lui dis-je ensuite, je veux que vous sachiez que si je puis vous aider en quoi que ce soit...". Il ne me laissa pas terminer ma phrase. Posant un doigt sur ma poitrine, il me dit, avec un bon sourire : "Allez, je vois que le cœur est toujours là". Nous nous embrassâmes. Nous descendîmes, Régine et moi, l'escalier aux marches raides. Et puis, nous avons repris notre chemin. Voilà, François. Je voulais relater tout ceci à un ami et lui en faire confidence. Et cet ami, c'est vous".

Pas de commentaire au sujet de cette lettre, sinon un Merci avec ferveur à son auteur, que j'ai connu et apprécié à ORAN, mieux que quiconque et à qui, par la pensée, je donne une affectueuse accolade. En souhaitant que se constitue vite un Amical Comité d'Honneur, en vue d'offrir et de remettre à notre ancien Pasteur, la Cravate d'une autre Croix que celle que nous portons avec lui depuis la trahison que l'on sait.

Et maintenant, allons ensemble, amis lecteurs, à la recherche d'autres souvenirs de CHEZ NOUS, à Ain-Fekan cette fois, après un parcours aller et retour en zig-zag.

★★★

De temps en temps, à mes heures de rêverie, en plongeant dans notre passé, j'ai l'impression d'avoir aboli le temps, et c'est alors une joie sans mesure pour toutes ces heures où j'égrène mes souvenirs de là-bas, les plus chers et les plus heureux, comme aussi les plus tristes, les plus pénibles, les plus cruels : une existence sans soucis de toutes sortes n'existe pas.

CHATEAUBRIAND a dit que "la mémoire est une plante fragile que l'on a intérêt à cultiver sans cesse".

C'est la raison pour laquelle chaque jour qui, grâce au JUSTE nous éclaire, je plonge dans ce passé, pour moi un refuge, en souhaitant n'en sortir que le jour où je mettrai le mot FIN à cette chronique; je veux dire par là lorsque, ensemble, nous aurons évoqué le dernier village de CHEZ NOUS.

En attendant, et en espérant que ce sera loin, très loin, je vous invite à aller faire un tour aux TROIS-RIVIERES que connaissent bien nos compatriotes qui jadis empruntaient -c'était aux jours heureux-, la route de SIDI-BEL-ABBES à MASCARA, en traversant le petit centre de BOULET, de la commune mixte de la MEKERRA, de même que ce gros bourg, ce beau village devrais-je dire qu'était MERCIER-LACOMBE à la veille de l'exode, point de départ pour accéder aux thermes de BOUHANIFIA, ou encore vers AIN-FEKAN, pour atteindre plus directement ce merveilleux domaine de BACCHUS qu'était MASCARA. Je pense aussi aux bonnes gens d'AIN-FEKAN qui se rendaient à la FOIRE aux VINS, aux bons vins s'entend, de LEGION CITY, SIDI-BEL-ABBES bien sûr -O TEMPS SUSPEND TON VOL !- ou encore aux célèbres et émouvantes manifestations du souvenir, organisées à l'occasion du terrible et glorieux combat de CAMERONE.

Au pont de ces TROIS RIVIERES, convergeaient les eaux de l'Oued SAIDA recevant celles de l'Oued TAFRENT, celles de l'Oued MELRIER et celles de l'Oued AOUNET grossi, lui, par celles des Oueds SEFIOUN. Je crois même que, bon an mal an, ces cours d'eau étaient plus ou moins alimentés par d'autres de moindre importance, dont je n'ai plus les noms en mémoire. Enfin, si l'on me posait des questions à ce sujet de confluent d'oueds, eh bien je répondrais simplement que c'est surtout à AIN-FEKAN que je fus renseigné pour la première fois. C'était en 1950, par le jeune et accueillant Maire du Centre, M. MEYER.

Alors, le village sortait à peine des conséquences de la tourmente de 39-45, mais la volonté et l'ardeur à l'ouvrage de ses habitants allaient en faire un havre de paix, de labeur porteur d'espoir. C'est ainsi qu'à la veille de l'exode, il comportait une cave coopérative au breuvage de qualité, des docks spacieux dépendant de la coopérative de céréales et légumes secs de MASCARA, une gendarmerie, une Centrale Hydro-électrique gérée par E.G.A, une S.A.S., ce qui était logique du fait des événements que l'on sait, une Mairie, cette maison commune nécessaire à toute agglomération importante et, pourquoi le taire, un bistrot, cette autre nécessité de rendez-vous social, exploité par deux associés, où l'on trouvait aussi à acquiescer son pain quotidien. Un village sans son Café de campagne, c'est-à-dire sans lieu pour se rencontrer autre qu'un Foyer Rural nécessaire aussi, mais propre à d'autres contacts. Un endroit pour se raconter ses petites misères ou ses exploits sur le plan de la chasse ou sportif, ou bien encore pour égratigner son adversaire politique, ou en outre évoquer l'actualité, riche dans l'Hexagone à l'heure présente, pénible alors là-bas, surtout dans le bled, à l'heure des embuscades, car la guerre d'Algérie n'a pas été autre chose, à l'heure de l'éclatement des bombes, des grenades, des foyers d'incendie des récoltes. En définitive, un lieu où l'on trouvait un dérivatif, une distraction, un peu de la vie d'un village à vrai dire. Que cette succinte évocation soit, pour les anciens d'AIN-FEKAN encore de ce monde une occasion pour se souvenir d'un certain passé où il faisait bon vivre, où tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et une raison pour mépriser l'ensemble des sociers de la "politique dite de grandeur qui a tourné à l'exil des MENARD, CANDIA, DROUVAULT, GONZALES, HERBULOT et RONDET, des frères Pierre et Paul LAUER, LAZARO, CERVERA, AMOROS, ANDRE, des exploitants de la meunerie COURNOT, et de tant d'autres encore, KALFON, FLECK...

★★★

Ce parcours de la région précitée, je l'effectuai une seconde fois, à

l'occasion de déplacements dans ce vaste secteur forestier s'étendant de SAÏDA à BERTHELOT, de BOSSUET à MAGENTA et au TELAGH, puis d'Oued SLISSEN à ZEGLA, puis à TIRMAN, que j'ai eu le plaisir de parcourir à maintes reprises: c'était pour moi une joie d'emprunter souvent ce qui aura été en somme le véritable... chemin des écoliers d'une partie de mon existence, chemin marqué de souvenirs profonds, toujours vivants à l'esprit.

De ce second parcours vers les TROIS RIVIERES de chez nous et vers AIN-FEKAN, j'en dirai encore quelques mots avant la fin de cette chronique à propos d'une anecdote à laquelle j'ai souvent pensé au fur et à mesure des événements ayant plus ou moins marqué nos jours durant la rébellion. En attendant, dans un autre ordre de choses, par correction, par honnêteté à l'endroit de nos lecteurs, je dois avouer qu'à l'aide de plusieurs tronçons de cartes routières TARIDE datant d'au moins un demi-siècle sinon plus, découvertes ça et là au cours de mes premières pérégrinations à travers l'Hexagone, de 1963 à 1971, et notamment en fréquentant de vieilles boutiques de librairie, j'ai pu reconstruire à peu près ce confluent des TROIS RIVIERES, cet ensemble de cours d'eau qui a permis l'implantation et la construction de la Centrale Hydroélectrique citée au cours de cet écrit, pour fournir du courant et de la lumière à un très vaste secteur agricole et industriel, du fait de l'édification d'un barrage.

★ ★ ★

D'AIN-FRASS A ... RADIO LE CAIRE

Ce lieu est pour moi une halte sur le chemin du retour d'AIN-FEKAN. C'était de nuit, peu avant ou après la capture à ALGER du gangster de la Poste d'ORAN. Bâti à vrai dire en pleine nature, isolé, il comprenait un café maure, une épicerie genre capharnaüm, un débit de boissons et tabacs sur un même toit, un vaste baraquement où, avant la rébellion, les routiers faisaient halte pour différents motifs. Situé entre ce lieu des TROIS RIVIERES et cet accueillant village de MERCIER-LACOMBE. Centre Rural important, depuis longtemps déjà évoqué dans cet Echo, du fait d'une longue halte, en 1959, d'une délégation, d'élus locaux d'Europe, dont j'étais le cicérone, et d'un Maire anglais dont le comportement, bizarre et correct à la fois, fut le second événement marquant de ce déplacement.

Attiré par des lumières éclairant l'ensemble de ce bâtiment, j'y fis halte au cours d'une nuit d'octobre, autre que celle du poète des célèbres NUITS. C'était l'avant-veille de la fameuse "Opération SUEZ", hélas sans suite pour l'ALGERIE, en raison, c'est mon sentiment, d'un manque d'audace de la part du gouvernement anglais face aux rododromes des SOVIETS et des USA unis pour la circonstance. C'était ça AIN-FRASS, en plein bled où à ma connaissance, au lieu dit MELGHIR centre rural né de la réforme administrative de 1956-57 existaient deux ou trois propriétés dont l'une exploitée par un certain HAMDAD ou HAMIDAT Mohamed qui, je crois, était le Maire de l'endroit, lieu d'existence de quelques douars plus ou moins essayés autour. M'en souvenant comme si c'était hier, c'était bien en Octobre 1956, et le conducteur de notre voiture, qui habite aujourd'hui Toulon, se souviendra aussi de cet arrêt, phares allumés attirant des nuages de lucioles et autres papillons de nuit, attirant de surcroît une véritable escouade... *de fellouzes en herbe*, s'étant approchés à l'écoute en langue arabe, du poste de radio de l'auto. Révolver en poche de mon blouson et la main dessus, notre chauffeur mitraillette en bandoulière sur son imperméable, j'interpellai l'un d'eux le plus âgé: "Tu écoutes Radio LE CAIRE?" S'approchant de plus en plus celui-ci au bout de quelques instants, croisant mon regard, me toisant à vrai dire, hilare et très assuré s'exclama, d'une voix forte: "... Tchékia! Maahi la radio du CAIRE ou la VOIX des Arabes, mais Radio ALGER!..."

Sans commentaires, amis lecteurs, sinon les vôtres, que je désire. En la circonstance, je n'ai rien inventé, j'ai raconté en disant vrai. Un langage véridique, à notre propos, ne s'entend que rarement. Mais lorsqu'il s'agit de nous salir, cela fuse comme de l'eau minérale gazeuse. Un exemple récent, le samedi 7 novembre 1987, entre 16 et 17 heures 30, sur France Culture.

C'était à l'émission *Le Bon Plaisir de...*, un certain Gilles PERROT, entouré d'un quarteron de roquets abondant dans le même sens, qui parlait de la torture dans certains pays non démocratiques.

Au cours de son "BON PLAISIR" il ne manqua pas de dauber avec force sur l'attitude à ALGER des généraux MASSU et BIGEARD, voire sur des républicains du gouvernement général à ALGER, mais sans les désigner nommément. De crainte sans doute, d'être tancé par le parti du Président. Mais jamais, même un seul mot, sur les victimes, les égorgés, les brûlés vifs, les émasculés, les bombes dans les brasseries, les lampadaires, les cinémas, les tribunes des stades de sports. Cela ne fait partie de... "Bon Plaisir" de certains journalistes ou commentateurs de radio. A propos, ils oublient qu'il y a à ALGER, à l'heure actuelle, des prisonniers heureux d'être à l'ombre... et à l'abri en période d'hiver, pour ne pas parler d'autres pays où règnent la justice que l'on sait et l'aide aux déshérités...

★ ★ ★

Dans la nuit, après MERCIER-LACOMBE, BOULET et l'évitement de BEL-ABBES, nous traversons la forêt de DELIGNY pour atteindre PRUDON, LES TREMBLES, OUED-IMBERT, LE TLELAT et enfin ORAN où, à notre arrivée nous nous étions seulement rendu compte que, en

cette période, nous avons commis une imprudence d'avoir, de nuit, effectué un tel déplacement. Nous avions roulé comme des fous, phares lumineux à fond et, la cigarette grillée de LA SENIA au faubourg BOULANGER, avait été un véritable délice, une sorte de soulagement comme celui que l'on ressent après un rude effort... Mais il était trop tard pour le faire durer et nous rendre à CANASTEL, chez l'ami THOMAS, pour déguster un poisson, arrosé d'un "blanc de blancs" d'AIN-EL-HADJAR. Ce sera pour une autre fois, inch'allah...

★ ★ ★

CHOSSES ET AUTRES

JEAN ANOUILH

50 ans de théâtre, a titré la majorité de la presse de l'Hexagone. Mais silence absolu sur autre chose nous touchant de près, de très près. Ce merveilleux auteur de tant de pièces fort goûtées, ALGERIE FRANÇAISE ne cachant pas ses sentiments à notre endroit, bien avant même notre 13 MAI, était devenu anti-gaulliste après le célèbre discours télévisé du 19 septembre 1959, relatif à l'ALGERIE ALGERIENNE marquant la volte face du grand CH'LEUH. Pour l'Histoire, je me dois de dire que c'est après ce virage que Georges BIDAULT fonda son mouvement envers et contre son parti, (le M.R.P.) et, peu de temps après obligé, comme tant d'autres de nos soutiens, d'entrer dans la clandestinité. Cette attitude de Jean ANOUILH n'a pas été diffusée, je ne l'ai pas lue dans les divers quotidiens que je lis, pas plus qu'à l'écoute de ceux qui, par la voie des ondes, ont fait l'éloge de sa carrière de dramaturge. Il fallait que cela fut dit, et je le dis pour ceux d'entre nous qui ignoraient que Jean ANOUILH a défendu notre cause. Pour lui, de même que pour beaucoup d'hommes de lettres, de cinéma et de théâtre, notre ALGERIE faisait bel et bien partie du patrimoine de la France "car l'ALGERIE avant la présence française n'a jamais existé en tant qu'entité". Combinaison du paradoxe, le grand CH'LEUH lui-même pensait de la même manière et l'avait reconnu et proclamé au cours d'une déclaration télévisée en 1959, le 16 septembre:

"Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes Syriens, Arabes de CORDOUE, Turcs, Français ont tour à tour pénétré le pays sans qu'il y ait eu, à aucun moment, en aucune forme, un Etat algérien". A ma connaissance, cette vérité évidente par elle-même n'a jamais depuis été citée. Ni par la presse, ni par certains "Historiens", encore bien moins par les chaouchs du gaullisme, ni à la radio, ni bien sûr et surtout par Michel Debré. A propos de ce dernier, ni lors de son interrogation et de ses réponses à l'eau de rose sur France-Inter du 15 novembre 1987, lors de l'émission dominicale de l'OREILLE en COIN. Il est vrai que l'intéressé n'aime pas et pour cause, qu'on l'interroge sur l'Algérie.

★ ★ ★

BOU-FARIK

Faisons un saut, amis lecteurs, pour aller prendre pied chez nos compatriotes de l'Algérois, à BOU-FARIK par exemple, cette perle de la MITIDJIA, hier zone pestillentielle, de marécages à moustiques et vaste domaine de la malaria, aujourd'hui, je veux dire hier, lorsque la France y était présente, le symbole de l'effort courageux de l'œuvre colonisatrice, sociale, humaine, de ces hommes que rien n'a fait baisser les bras, qui se sont penchés sur un repoussoir, pour en faire un jardin édenique. L'historique de cette œuvre constitue l'une des plus belles pages de l'Histoire des Pieds Noirs en Algérie, n'en déplaise aux hableurs et autres "citoyens chakails" de la Casbah. Oeuvre que nos médias de l'heure, parlementeurs compris de droite, du centre et d'ailleurs, comme ceux depuis l'exode, ne se sont jamais souciés de rappeler. Ces bavards du Café du Commerce ou de banquets étaient autrement intéressés par d'autres sujets.

Pour réaliser l'ampleur de cette œuvre grandiose, il faut avoir vécu là-bas, avoir parcouru le pays dans tous les sens, lire et relire l'Histoire vraie de la Colonisation, écrite par ceux qui ont vécu les temps extraordinaires de la Conquête et qui, plusieurs années après, sont revenus sur place et ont pu exprimer leurs sentiments.

Une large partie de cette œuvre, nous pouvons, nous devons la lire en ce qui concerne BOU-FARIK, dans l'ouvrage édité il y a plus de cent ans, en 1887, du Colonel TRUMELET, soldat de la Conquête, que notre ami Lucien CHAILLOU, qui fut Maire du coquet village de "GEORGES CLEMENCEAU", entre ARZEW et MOSTAGANEM, aussi Délégué à l'Assemblée Algérienne et Edouard NOCCHI, capitaine honoraire des transmissions de l'armée d'Afrique (la dernière) ont si on peut dire exhumé de l'ombre de la Bibliothèque Nationale, pour le rééditer et le faire connaître, car ainsi que l'a très justement dit notre ancien et regretté Gouverneur, M. E. NAEGELEN "Nous avons fait une grande œuvre en Algérie..." (Mission en ALGERIE" - Editeur FLAMMARION). Cet ouvrage, chacun d'entre nous devrait le lire, le faire lire et garder en sa bibliothèque personnelle, afin que nos descendants actuels et leurs enfants nés à la veille de l'exode ou en exil puissent apprendre l'Histoire vraie relative à l'œuvre de leurs ancêtres, commencée en 1830, poursuivie pendant plus de 130 ans et malheureusement arrêtée en 1962, alors qu'elle était encore perfectible. En effet, rien n'est jamais terminé pour cette race bâtisseuse à laquelle nous appartenons. Il faut donc lire BOU-FARIK et pour ce faire commander sans retard l'ouvrage à M. Edouard NOCCHI, 46, Rue Castel, 83000 Toulon et en effectuer le règlement par chèque (130 Francs port inclus) à établir à M. Lucien CHAILLOU (chèque à joindre dans votre commande à M. NOCCHI).

Cet ouvrage se lit comme un bon, un beau roman, surtout si l'on a des attaches avec le pays perdu, ou encore si l'on n'a rien oublié de ce pays, où la plupart d'entre nous ont vécu les plus belles années de leur existence. Il me faut dire encore qu'il a fait l'objet d'un avant-propos fort charpenté par Edouard NOCCHI et d'une excellente présentation de Lucien CHAILLOU qui, depuis qu'il a planté sa guitoune à TOULON, s'est révélé, par l'édition de plusieurs ouvrages historiques intéressants notamment ORAN, un historien de valeur. Disons que lors du Centenaire de l'Algérie Française, en 1930, car une autre Algérie n'a jamais existé avant que le sol en fut foulé et martelé par des soldats et des marins venus de France, un magistral monument devant "magnifier l'œuvre de la France et de ses fils, ses fils adoptifs y compris" fut édifié au cœur de la cité, constituant ainsi, dixit Lucien CHAILLOU "le symbole de la colonisation française et de sa REUSSITE". Ce monument était un hommage à tous ceux qui avaient fait de ce pays sans loi, ni justice, en grande partie désertique, aride, ne pouvant même pas subvenir à ses besoins sinon par la piraterie, une véritable OASIS, une terre nouvelle. L'audace, le courage, la volonté de réussir avaient prévalu. C'était une grande leçon pour les anciens occupants turcs, pour l'Europe qui avait applaudi WATERLOO, qui ne croyait plus au prestige d'un riche passé. "L'apport de la France est ineffaçable" disait encore Marcel-Edmond NAEGELEN, ce socialiste pas comme tant d'autres, surtout ceux de notre temps.

Ce monument, comme tant d'autres, a été dynamité après la désertion des Princes qui nous gouvernaient depuis l'extinction des illuminations de notre 13 MAI. Cette destruction était une nécessité pour les nouveaux deys et beys de l'Algérie des barbaresques car il ne fallait pas que l'œuvre des Pieds Noirs fut visible pour les générations futures.

★ ★ ★

A la fin de cette lecture de l'ouvrage, de cette riche évocation de l'œuvre accomplie en Algérie par les pionniers et leurs descendants je pense à une autre présentation de notre pays, celle de "l'Algérie de

1937", par un autre grand Gouverneur qui y a marqué son passage, Georges LE BEAU.

"Français, qui ne connaissez pas l'Algérie; Français qui prêtez trop facilement l'oreille aux critiques formulées contre l'œuvre colonisatrice de notre Pays, lisez ce remarquable ouvrage. Ses auteurs sont nés sur la terre africaine, ou bien, ils y ont fourni une longue carrière. Ils ont suivi son évolution et ont été les artisans de l'œuvre réalisée, leurs écrits ne sont pas du roman : ce sont des rapports vivants et saisissants qui font ressortir la beauté de la mission civilisatrice que nous avons accomplie et que nous entendons poursuivre. Mais déjà nous devons être fiers des résultats obtenus en un siècle dans tous les domaines où s'est exercée notre activité".

C'était là, déjà III une dénonciation de l'attitude au sein du Front Populaire, des socialistes de 1936, qui proclamaient la nécessité d'effacer en Algérie "un siècle d'esclavage". Ce terme émanant d'un certain MALROUX, député S.F.I.O. du Tarn. Un terme identique devait être employé par notre grand CH'LEUH au soir même du fourbi d'EVIAN, le 18 mars 1962, en apprenant enfin la nouvelle de la signature funeste de la bouche de son Ministre de l'Information, Louis TERRENOIRE.

Ce Centenaire de l'évocation de BOU-FARIK me conduit exactement à un demi-siècle en arrière, et à honorer la mémoire d'Amédée FROGER, Maire de cette cité et Président de l'Interfédération des Maires d'Algérie, que j'ai parfaitement connu, qui fut assassiné à ALGER et dont les obsèques donnèrent lieu à de violentes manifestations à ALGER même.

Les temps que nous avons vécus pleins d'enthousiasme, de panache et d'orgueil justifié sont certes révolus. Mais doit rester le souvenir, notre seul bien aujourd'hui, que nous devons léguer à nos enfants. C'est la raison pour laquelle je prie nos lecteurs de lire "BOU-FARIK".

François RIOLAND